

Nick Gardel

UN ETAT D'ESPRIT

nouvelle

Cette nouvelle est un ancien texte. Par défi, par amusement, j'ai décidé de l'offrir en épisodes, comme un calendrier de l'avent. Ce qui n'était qu'un simple découpage est vite devenu une réécriture quasi complète de l'histoire.

Cette édition reprend l'intégralité des 24 épisodes sans y apporter d'autres modifications...

Les rêves sont une drôle de chose. Peut-être parce qu'il n'y a pas de réelle différence, sauf sémantique, entre un rêve et un cauchemar. Longtemps, je me suis réveillé dans un bain de sueur après ce que je croyais être un rêve qui se transformait en la plus horrible des terreurs. On ne peut rien contre nos propres démons. C'est une des leçons de la vieillesse, apprendre à vivre avec ses anges maléfiques. J'ai souvent passé mes nuits à les combattre, à repousser l'instant de leur apparition. En vain.

J'avais des préjugés sur les psychiatres ou les psychanalystes, ces types qui ont la sale habitude de vous croire prévisible. Les gens détestent se savoir observés d'une part, mais en plus, quand un gars comprend et anticipe leurs réactions, ça doit être horripilant. Maintenant je crois que je pourrais aller tout raconter à un de ces types. Je pourrais même faire confiance à la chimie. Une autre chimie que celle de la demi-bouteille de rhum blanc que j'ai pris l'habitude de m'envoyer le soir, quand mes démons se réunissent et se préparent à festoyer dans mon crâne. Je pourrais faire confiance à ces choses, au pouvoir d'un *Valium*, d'un *Temesta*, d'un *Lexomil*, d'un *Prozac* pourquoi pas ? Mais cela suffirait-il pour que l'on me croie ? J'en doute.

Je suis bien vieux maintenant. Si on s'en réfère à mes cheveux, j'ai dépassé depuis longtemps l'automne de ma vie. Mes articulations sont aussi sèches qu'un sol d'hiver. Les saisons sont importantes pour les vieux comme moi, elles font varier les douleurs. Sous le doux soleil de cette fin d'été, mes rhumatismes me laissent presque tranquille. J'irais peut-être même bien à la limite, si je ne m'entêtais pas à écrire cette histoire. J'exorcise peut-être, ou alors je témoigne pour laisser quelque chose. Je n'ai pas d'enfant et j'ai enterré ma femme il y a tellement longtemps que je crois que je ne me rappelle plus son sourire. Pourtant les souvenirs, c'est tout ce qu'il reste aux vieux comme moi. Alors, pourquoi tout raconter ? J'espère me prendre suffisamment au jeu pour louper une nuit ou deux. Échapper

à ma réunion de démons à la lumière de ma petite lampe de chevet. Mes yeux sont toujours bons. Je crois que la machine ne se détraque pas entièrement et surtout pas à l'identique chez tout le monde. Certains galopent encore leurs dix kilomètres à plus de quatre-vingts ans, d'autres ont une mémoire d'éléphant, moi c'est les yeux. Mon squelette n'est bientôt que d'un seul tenant et ma mémoire n'est vraiment pas la plus fiable qui soit, mais mes yeux sont encore perçants. Mon pouvoir fonctionne aussi. Mais j'y viendrais plus tard.

Ce que je veux raconter s'est passé quand j'avais quarante ans. C'est à cette époque que j'ai perdu Janette. Un accident d'avion, elle faisait partie des passagers de ce long courrier qui s'est écrasé dans le pacifique. Mon premier démon d'adulte. Celui-ci a fini par disparaître avec le temps. Leur vie non plus n'est pas éternelle. Certains dansent frénétiquement dans vos nuits pour s'éteindre sans bruit dans l'oubli, fatigué.

Je travaillais à l'époque dans un grand hôpital. Je faisais les gardes nocturnes aux urgences ce qui me laissait finalement pas mal de temps libre. On tournait en 24/48, une journée pleine de travail contre deux jours de repos, trois pour les week-ends. J'étais en poste le jour de l'accident. À cette époque, il n'y avait pas encore d'attentat à tout va, alors personne ne se demandait quelle faction allait revendiquer le meurtre de plus de trois cents personnes. Avec mon travail, ce n'était pas facile de prendre des vacances, j'avais laissé partir Janette seule pour cette semaine organisée en Thaïlande. On ne devrait pas apprendre le décès de quelqu'un de proche par la télévision. L'attente, le doute et surtout les commentaires des présentateurs ont quelque chose de malsain. C'est la sœur de Janette qui a levé l'incertitude pour moi. Au ton de sa voix au téléphone, je savais que Janette était parmi les victimes. Suzanne s'est effondrée au téléphone, ça m'a évité de le faire, je pense. Un psy dirait peut-être que j'ai trop intériorisé ce décès. Mais, soyons honnête, on ne peut pas être deux à s'écrouler au téléphone. Alors je l'ai un peu consolée et j'ai fini ma nuit dans mon service, comme un robot qui aurait été

jusqu'au bout de sa programmation. Il n'y avait rien à faire de plus. Attendre le barnum qui allait immanquablement suivre. C'est tout.

C'est ce soir-là que j'ai eu le premier soupçon pour mon pouvoir. Faut vous expliquer que, sans surprise, je ne tenais pas en place. Dès que la salle d'attente se vidait, j'allais fumer une cigarette sur le perron des urgences. J'ai bien dû griller deux paquets. C'était un de ces moments où on n'a pas vraiment de pensées en tête. Où on est vierge intellectuellement parlant. Il ne faisait pas très chaud dehors et la fumée de ma clope se mélangeait à la vapeur qui sortait de ma bouche. Je me souviens qu'à chaque fois que je sortais sur le perron, pas immédiatement, mais après que j'ai fait quelques pas, il y avait une grosse machine qui se mettait en marche. Je ne sais pas ce que c'était, un gros truc avec un moteur qui démarrait à chaque fois que je passais devant pour aller fumer. Vous voyez, d'habitude cela aurait fait partie des bruits de la vie, des choses auxquelles on ne pense pas. Mais cette fois-là, j'étais tendu comme une corde de piano, beaucoup plus en résonance avec le monde autour. Comme s'il avait fallu que je désintellectualise ma vie pour me rendre compte de ce petit détail.

Une fois qu'une idée pareille vous tourne dans la tête, pas moyen de l'en faire sortir. J'ai d'abord cru à une soufflerie, un chauffage ou ce genre de chose et que c'était ma sortie ou l'appel d'air du sas qui le déclenchait. Alors j'ai fait l'essai d'ouvrir la porte en grand, sans aller à l'extérieur.

– Qu'est-ce que tu fous avec cette porte, il gèle dehors ! a crié Alice, l'infirmière de garde. Si t'as des chaleurs, va prendre une douche glacée ! m'a-t-elle dit avec un clin œil.

Mais le plus important, c'est que le truc est resté muet. Alors je suis sorti et quand je suis passé près de lui, ça n'a pas loupé ! Le vrombissement du moteur s'est enclenché.

Je n'étais et je ne suis toujours pas un grand fan de l'irrationnel. Vous voyez, si je vois une lumière dans le ciel, je pense plutôt à un satellite qu'à un *OVNI*. Mais, je planais ce soir-là. Est-ce qu'on se

connaît vraiment ? Avec lucidité, je veux dire. Peut-être qu'en fait je suis un grand mystique refoulé ou ce genre de conneries.

C'était sans doute le bon moment pour moi. Un timing que vous envoie le destin avec cette satanée peur du vide. Un fossé se creusait dans ma vie, je le comblais par autre chose. Certains virent mabouls ou religieux. Ce qui, soit dit en passant, n'est pas très éloigné. Moi je me suis chopé un pouvoir. Comme une mauvaise habitude ou un eczéma. Mais j'y ai cru et j'y crois toujours. Vous verrez pourquoi.

J'étais médecin, ce qui n'explique rien et ne vous donne pas vraiment d'armes pour appréhender ce genre de phénomène. J'avais plus de dix ans d'études au compteur. Dix années où on oublie très vite la physique et où la biologie est une sorte de passage obligé pour apprendre comment fonctionnent les gens. Je veux dire par là que j'avais et que j'ai encore des restes d'une culture scientifique assez pointue. En tout cas plus consistante que le pékin moyen. À cette époque, si j'en avais parlé avec quelqu'un, je crois que j'aurais avancé des explications fumeuses avec des "magnétismes corporels" ou encore "des microcourants cérébraux". Mais la vérité, c'est que je n'en ai parlé à personne et, surtout, que je n'en sais fichtrement rien ! La rigueur scientifique à des limites et la plus importante est sans doute le fait. Cet incontestable produit factuel. Alors, si on veut poser les choses pour que même les endormis à côté du radiateur comprennent, il faut le dire dans ces termes : je peux faire démarrer les machines à distance. Point.

Je vous ai dit que j'avais peut-être trop intériorisé le décès de ma femme. Eh bien, cette découverte ne m'a pas vraiment aidé non plus. Bien sûr, mon deuil s'est su et j'ai pu prendre quelques vacances pour régler tous les problèmes. On n'avait pas d'enfant avec Janette, et c'est moi qui subvenais aux besoins du ménage, alors je n'ai pas eu grand-chose à organiser, en réalité. Mais j'ai tout fait de façon mécanique, vous voyez, comme quelqu'un qui doit accomplir une tâche, disons... naturelle. La belle famille a été la plus dure à gérer. Moi, il ne me restait pas grand-chose comme parents, si ce n'était une

grande sœur qui vivait en Australie. Elle est décédée d'une maladie tropicale chopée en Centrafrique à l'heure où j'écris ces mots. Elle a eu une belle vie et soixante-dix ans c'est un bel âge, je trouve. Donc à l'époque, je me retrouvais quasiment seul. Enfin, seul... La sœur de Janette ne m'a pratiquement pas lâché pendant deux semaines. C'était sa façon à elle de gérer la perte. Elle était là... Tout le temps. Elle venait m'aider à ranger les affaires, mettre de l'ordre dans les papiers, cuisiner des trucs que je ne mangeais pas, faire des courses et laver inlassablement un linge que je ne mettais pas. Je pense même qu'elle aurait couché avec moi, si l'envie m'en était passée par la tête. Pauvre Suzanne, elle aurait une attaque si elle lisait ça !

Au bout de deux semaines, je l'ai mise gentiment à la porte et je suis retourné au travail. Un peu plus silencieux peut-être. Mais une aura de compréhension vous entoure dans ces cas-là et ça me convenait parfaitement, je pense.

Il faut que je vous dise qu'il ne s'était pas écoulé un jour depuis le soir du crash de l'avion sans que j'expérimente mon pouvoir. C'est dire si j'étais vraiment à côté de la plaque... Parce que, soyons francs, à part un vague compresseur qui se mettait en branle quand je passais à côté, je n'avais pas le début d'une piste de compréhension. J'y croyais dur comme fer, mais c'est bien tout.

C'est à ce moment que j'ai compris que se découvrir une faculté n'est vraiment que le début d'un long boulot. Dans les films fantastiques, on vous montre toujours le héros faire les premiers pas avec ses nouveaux pouvoirs, et ça marche ! L'ennuyeux, c'est que je ne savais absolument pas comment faire fonctionner mon potentiel. Ni même s'il existait réellement ou pire, s'il pouvait être commandé ! Comme tout bon rat de bibliothèque, j'ai d'abord cherché dans les bouquins qui traitent un peu de paranormal. Croyez-moi, c'est un abîme sans fond... On peut facilement s'y noyer sous le monceau d'inepties dans lequel on plonge. Des petits hommes verts aux messes sataniques, le grand écart est vite fait. J'associais ça à de la télékinésie, mais les livres un peu pointus qui traitent du sujet se résument en fait à un inventaire. Ce sont des catalogues des différents phénomènes recensés dans l'histoire et plus ou moins

inexpliqués. Mais chaque jour, j'essayais de me concentrer pour faire démarrer un des instruments électriques qui était à ma portée. C'est incroyablement compliqué de se concentrer sur quelque chose qu'on ne sait pas faire et dont on n'a pas la moindre idée du mode de déclenchement.

J'ai essayé pendant de longues semaines de reproduire ce que j'avais fait cette nuit-là. Quand je suis revenu à l'hôpital, j'ai essayé de faire encore repartir le compresseur. Je me suis repassé en boucle mes faits et gestes de cet instant-là. Je pressentais sans doute une histoire de concentration, de détachement de soi. Le compresseur est devenu le centre de toutes mes pensées. Le reste était devenu accessoire. J'expédiais les patients et je sortais fumer sur le parking. Les gens ont dû mettre ça sur le dos de ma peine, ils m'ont laissé faire, sans chercher plus loin.

Il n'y a pas de réel mystère. Je vous ai dit que j'avais encore ce pouvoir, alors vous vous doutez bien que j'ai réussi. Là non plus, je n'ai pas d'explication. Un jour, ce gros moteur est reparti quand je me suis approché. Le hasard encore une fois. Puis je suis parvenu à trouver un état d'esprit qui le faisait démarrer presque à chaque fois. Ça fait une grosse différence quand on est à l'écoute du moindre détail. C'est comme les jeux électroniques chez les mômes. Parfois ils mettent des semaines à dépasser un niveau compliqué. Mais une fois atteinte l'étape suivante, même par hasard, ils y arrivent presque à chaque coup. Le cerveau a enregistré le truc, au-delà de la conscience. On ne saurait toujours pas dire comment, mais on franchit la difficulté, totalement, jusqu'au prochain écueil. Comme s'il suffisait de se prouver que c'était possible pour passer outre. Eh bien, je me suis prouvé que je pouvais faire démarrer ce truc et j'y suis arrivé de plus en plus souvent. Je suis même arrivé à ne pas le mettre en route quand je marchais à côté, puis à le déclencher au passage d'après.

Ensuite, j'ai essayé sur tout ce qui me tombait sous la main. Vous savez, d'abord la phase de découverte, puis la phase d'évaluation. Je passais des heures à fixer tout et n'importe quoi chez moi, à l'hôpital, jusque dans les magasins d'électroménager. J'avais l'air d'un véritable abruti. Je remplissais des cahiers avec des courbes, des chiffres et des

descriptifs pour savoir ce qui fonctionnait ou pas. J'ai eu ma période où j'étais carrément à la marge, niveau santé mentale...

Mais finalement j'ai pu cerner convenablement l'étendue de mes capacités. J'ai compris que mon pouvoir ne fonctionnait pas au-delà de quelques mètres et qu'il n'était efficace que sur des appareils électriques assez grossiers. Bref, je ne pouvais pas faire fonctionner des gadgets électroniques. C'est aussi une sorte de pouvoir binaire. Je mets en route les machines, *basta*. Je ne les commande pas, je ne les dirige pas. J'ai même parfois du mal à les arrêter...

Vingt ans déjà ! Deux décennies à vivre avec ce pouvoir en moi sans avoir ni le pourquoi, ni le comment. Intimement, je crois que mon cerveau est capable de donner des coups de bélier dans les circuits électriques. Comme un plombier qui remet la pression dans des canalisations après avoir coupé l'eau et qui fait trembler toute la tuyauterie. Je dois projeter quelque chose qui file un coup de pompe dans les électrons. Pour les plus vieux, je dirais comme un tour de manivelle ou, vous voyez, la baffe qu'on donnait du plat de la main pour accrocher la bonne station sur les postes de télévision. Il ne faut pas que ça soit trop compliqué, c'est tout. Avant j'arrivais à faire démarrer presque n'importe quelle voiture. Maintenant, elles ne veulent plus. La faute à l'électronique, sans doute. J'en ai même bousillé quelques-unes. Elles doivent être devenues trop complexes.

Vous vous demandez si c'est un vieux bonhomme riche qui vous écrit cette histoire et pourquoi vous n'en avez jamais entendu parler avant. Eh bien, je ne suis pas fortuné plus qu'il ne m'est dû. Ce n'est ni l'opulence, ni la misère. Ma vie n'a pas changé et a suivi son cours paisible. J'ai eu mon lot de rapides, de tourbillons et de passages calmes. Enfin... mon lot. Peut-être un peu plus chargé que celui de n'importe qui... Mais je n'en suis pas là encore. Il faut que je me discipline pour que vous compreniez. Sinon je vais perdre le fil...

Donc, pour en finir avec cette histoire qui se tire en longueur, je dois vous préciser que je ne suis pas célèbre pour mes dons. Pourquoi ? Parce qu'un tel pouvoir ne sert strictement à rien ! Quel est l'intérêt de commander à distance un moulin à café ou un

ventilateur ? Je suis même incapable de changer les chaînes de ma télé ! Dans cette époque où chacun revendique un incroyable talent, à l'heure où on brade le prétendu quart d'heure de célébrité, je n'intéresse personne. Et c'est tant mieux.

Je me suis servi un temps de ces nouvelles aptitudes, surtout pour en connaître les limites. Mais on a vite fait le tour. J'ai aussi fait quelques farces, par exemple en redémarrant la voiture d'un gars qui venait de stationner. C'est puéril et finalement assez vain. Je ne suis utile à personne non plus. Les engins que je démarre fonctionnent sans moi. Que faire ? M'installer dans un « clé-minute » pour offrir mes services à ceux qui auraient égaré leurs clés de contact ? Mon pouvoir n'est pas suffisamment maniable de toute façon. C'est assez difficile à expliquer. Il faut que je sois dans un état d'esprit particulier pour que le phénomène se produise. Une sorte de tension interne que je ne parviens pas toujours à atteindre. Il faut que je me vide la tête et que je sorte de moi. C'est moi-même que je projette dans ce tourbillon d'électron. Alors vous imaginez la scène... On est loin du type en collant moulant avec un S sur la poitrine qui ferait tout pété dans un tonnerre d'étincelles ! Ni superhéros ni supervilain, d'ailleurs. Une fois, je suis entré dans un casino, pour voir si je pouvais essayer de faire fortune avec mon don. Les machines à sous doivent être trop précises pour moi ou carrément trop mécaniques, car pas une seule fois je n'ai aligné les trois 7. J'ai passé la soirée à avoir l'air d'un abruti, hébété devant des cadrans qui ne faisaient que bouffer ma monnaie.

Bref, comme je vous l'ai déjà dit, après l'excitation de la découverte, j'ai laissé la routine de ma vie reprendre le dessus. Cela devait sans doute être dans l'ordre des choses. En quelque sorte j'ai digéré mon deuil en faisant une plongée dans le paranormal. Puis j'ai refait surface. J'avais gagné au passage de nouveaux démons et une nouvelle arme, bien pauvre, pour les combattre.

* * *

Ma vie avait donc repris dans ce cocktail d'habitudes et de petits imprévus qu'est la réalité. Le silence qui m'entourait depuis le décès de Janette était devenu une sorte de marque distinctive à l'hôpital. J'étais le médecin de garde qui ne parlait pas beaucoup. Les gens sont assez prompts à se créer leur propre légende, histoire de se sortir un peu de la vérité. Le quotidien est un long canevas d'ennui, il faut bien l'agrémenter. J'assumais pour eux une vision romantique de l'homme brisé par les tourmentes de la vie. On m'imaginait, sans doute, le moral sapé dans ce qu'il y a de plus vital, jeté à corps perdu dans le travail comme unique raison de vivre. Deux sentiments naissent de ce genre d'illusion : la commisération et le respect muet. Ma foi, aucun des deux n'est vraiment difficile à vivre... Alors je n'ai rien fait pour les démentir. Je suppose que les nouveaux venus à l'hôpital étaient mis dans la confiance ou qu'à force d'être traité ainsi, mon visage avait pris cette sorte de distance qui convenait à mon prétendu état d'esprit. Quoi qu'il en soit, on entretenait autour de moi une paix royale. J'ai toujours été d'un naturel réservé. J'ai endossé peu à peu la blouse du bon docteur, jamais vraiment gai, mais toujours d'humeur égale et qui faisait son boulot sans draguer les infirmières.

C'est deux ans plus tard que l'histoire que je vous raconte a pris corps. On était en hiver, pas cette saison franche avec un froid sec qui fait descendre le mercure très loin. Une espèce d'automne qui n'en finissait plus de mourir avec un temps vraiment pourri. Je crois que c'est cet hiver-là que je me suis découvert des rhumatismes. Le seul soulagement que m'apportait cette météo, c'est que la pluie incessante de la journée laissait la place à la neige avec la baisse de la température nocturne. Les matins étaient un vrai ravissement. Un parterre blanc immaculé nappait le parking de l'hôpital pendant quelques heures et puis la pluie recommençait et noyait le tout.

J'ai essayé de comprendre. Ou peut-être juste de repérer sur le fil du temps, l'instant qui aurait pu m'indiquer le désastre qui allait suivre. Je sais que rien ne pourra être recommencé. Mais, parfois,

quand mes nuits sont trop longues, je revois cette nuit assourdie. Je sens encore les quelques flocons virevoltants qui jouaient avec la fumée de ma cigarette. Je me vois, moi, adossé contre le bâtiment, sous l'auvent des urgences. La quiétude de cet instant est gravée comme un regret, une cicatrice mémorielle.

La camionnette est arrivée sans trop se presser. Je me souviens de ce détail, car les gens qui déboulent aux urgences s'imaginent qu'ils doivent conduire comme des dingues la plupart du temps. La faute aux séries télé, on a une idée erronée de la véritable urgence médicale. Ils pensent peut-être gagner de précieuses minutes pour soigner leurs proches. S'il y a une chose que je sais, c'est que les précieuses minutes n'existent pas. Pas celles-ci du moins. La réalité est très éloignée des exigences de la dramaturgie cinématographique. Souvent on fait plus de dégâts en transportant un blessé qu'en attendant simplement les secours. Quand il y a des cas qui nécessitent de la vitesse, je veux dire des cas vitaux, ils ne sont jamais amenés par des proches. Quand la vie ne tient plus qu'à un fil, il se casse trop facilement pour supporter le transport dans une voiture non équipée. L'oxygène, le monitoring, les soins d'urgence d'un infirmier, ce n'est pas pour le décorum. Ça sert réellement. Plus de la moitié des cas quasi désespérés est sauvée dans les ambulances. Sauvée ou condamnée d'ailleurs.

Eux, ils sont arrivés en touriste, roulant au pas dans le dédale des voies d'accès de l'hôpital. Est-ce que ça aurait dû m'alerter ? C'est facile à dire maintenant. On peut repasser le film cent fois, aucune réponse ne tient la route. C'était un soir comme un autre. C'est fou comme on peut se gourer parfois !

Je me suis approché de la camionnette quand elle a stoppé devant l'auvent qui m'abritait de la neige. Je crois que j'aurais dû remarquer que le conducteur laissait tourner le moteur. Mais ça, c'est ce qu'on se dit après coup. On n'a pas cette présence d'esprit dans l'instant.

Un grand type en est sorti. Une espèce de géant brun avec les cheveux en bataille qui accrochaient un peu la neige légère. Il portait

une chemise molletonnée avec des carreaux. Ce genre de liquette dans laquelle on imagine les bûcherons canadiens. Malgré le froid, il avait les manches retroussées et un tatouage se voyait sous les poils de son bras.

– Z'êtes médecin ? a-t-il dit avec un sourire en déchiffrant le badge épinglé à ma blouse.

Sans un mot, j'ai écrasé mon mégot et je me suis encore approché.

– Mon frère a eu un problème à la scierie. Il est à l'arrière. Vous pouvez m'aider ?

– Je vais aller chercher un brancard, ai-je répondu. Il est gravement touché ?

– Non, non, c'est pas la peine. Il peut marcher. Faut juste qu'on l'aide pour se sortir de la voiture.

J'ai contourné le véhicule avec le grand type et, quand il a ouvert le haillon, je me suis retrouvé nez à nez avec le canon menaçant d'un fusil de chasse tenu par le sosie du géant. Pourtant l'arme n'était là que pour le décor. Parce que le vrai danger est arrivé par-derrière. Mon crâne se souvient encore de la douleur qui a résonné le moment suivant. Je n'avais jamais cru que l'on pouvait tomber dans les pommes, comme ça, juste avec un coup sur le ciboulot. Pourtant quand on passe de la théorie à la pratique, on jongle. En fait, je suis resté conscient au moins deux minutes après le choc et je vous jure que j'aurais préféré m'évanouir tout de suite. D'abord on est sonné, sans véritable douleur, l'esprit essaye de comprendre et comme il n'y arrive pas, il abandonne et il fait ce qu'il fait d'instinct : il souffre. Alors seulement vient l'évanouissement. Mais ces secondes où j'ai été éveillé sur le métal gelé de cette camionnette, je m'en souviens encore vingt ans après. Je n'ai plus eu de gueule de bois depuis, en tout cas pas une que je puisse prendre en considération, après ce que mes nerfs ont ressenti cette fois-là.

Je me rends compte que cette histoire est plus longue que je ne le croyais. Les mots s'enchaînent sans que j'aie prévu leur agencement. Ils reviennent par paquets et chaque nouveau lot en dévoile un autre. Il faut dire que je vis avec depuis vingt ans. Alors c'est un peu moi que

je raconte. Moi ou plutôt cette version sans filtre de moi avec laquelle je vis intimement. Peut-être que j'en ai assez d'être le bon docteur silencieux, il y a trop de bruit à l'intérieur.

J'ai pris ma retraite l'année dernière. C'était assez. Certains collègues ont clamé que c'était trop tôt. Ils faisaient les comptes et décidément ne pouvaient pas se faire à l'idée d'un départ qu'ils jugeaient prématuré. Ne rêvons pas, je n'étais pas indispensable. Seulement, ça les renvoyait à leur propre compteur, à l'avancée du temps pour chacun. C'est très violent en définitive. Les mêmes, s'ils lisaient ces lignes, prétendraient que je ne suis pas aussi vieux que je l'écris. Et pourtant si.

Beaucoup de gens vous balancent la formule bien commode qui dit que vieillir est un état d'esprit. Ils se servent de cette belle phrase pour combattre leurs démons. C'est leur justification pour s'envoyer en l'air avec des gamines, pour sauter en parachute ou rester à la tête de leur entreprise sans lâcher les rênes. Ils se mentent pour sauver la face. Parfois même de la pire des façons qui soit : avec sincérité. Car, derrière ce faux-semblant, ils ont raison. Vieillir est un état d'esprit. Mais c'est une vérité qui marche dans les deux sens. Pas seulement pour faire croire que l'âge n'est qu'expérience et que les vieux corps sont aussi valables que les jeunes organismes. Cela reste aussi vérifiable pour des gens comme moi. Avec les progrès, on repousse toujours plus loin le gouffre de la vieillesse. On répare, on lisse, on dynamise. Je n'ai pas encore l'âge officiel, mais je suis vieux. Je me sens vieux. C'est un état d'esprit, ils ont raison. Le mien est d'être ce que je parais, quinze ans de plus que mon âge. Mais j'ai une chose en plus que n'ont pas ces vieux adolescents ou ces jeunes vieillards, j'en ai conscience.

J'ai su, plus tard, qu'on avait roulé une bonne heure pour rejoindre la scierie. Une heure qui reste en creux dans le déroulement de ma vie. Pourquoi le type m'avait-il raconté un fond de vérité aussi inutile pour m'attirer derrière cette voiture ? Manquait-il si cruellement d'imagination que cela lui ait semblé logique d'enraciner sa prise de contact dans la réalité ? Je n'en sais rien. Peut-être parce que,

justement, ça ne valait pas la peine de me mentir. Il m'avait appâté avec une histoire de blessure de bûcheron et je me retrouvais bel et bien au milieu d'une forêt, parmi les billes de bois et l'odeur de la résine.

C'est le froid qui a dû me faire reprendre connaissance. J'ai une idée précise des instants qui suivirent, mais ma mémoire entretient encore un certain flou sur quelques détails. Je me souviens des noms, des odeurs, du goût même sur ma langue. Je me souviens parfaitement de la peur qui me tordait les tripes. Les pulsations de mon crâne qui m'empêchaient d'analyser la situation au-delà de l'immédiat. Pourtant, aujourd'hui que je revis virtuellement la scène, je ne parviens pas à fixer le moment qui m'a fait émerger du brouillard. C'est arrivé seul, il faut croire. Heureusement pour moi, car je crois que José m'aurait décollé la tête à coup de baffes pour me réanimer. Quoi qu'il en soit, je me souviens bien du froid. Je grelottais avec juste ma chemise sous ma blouse. Ce genre d'accoutrement suffit pour tirer une taffe deux minutes dehors avant de rentrer dans un service surchauffé. Mais là, au milieu de nulle part, cerné par les ombres noires des arbres, sur le sol couvert de sciure d'une espèce de hangar, j'étais littéralement gelé. C'est Andrès, la copie carbone de José, qui m'a jeté une couverture sur les épaules en sortant de l'arrière de la camionnette, le fusil toujours à la main.

La scène avait de quoi vous faire passer de l'autre côté de la terreur. Outre les deux géants en chemise canadienne, dont les muscles et les armes faisaient déjà chuter le trouillomètre vers les profondeurs, il y avait deux autres participants à la grande fête. Deux hommes tenaient leur rôle dans la lueur des lampes qui pendaient au plafond. Et la mise en scène était soignée... Les deux étaient allongés sur le sol. Le premier, face contre terre, baignait dans une flaque de sang qui imbibait la sciure autour de lui. Son dos était constellé de petits impacts rougeoyants qui faisaient à peine des reflets dans le costume noir. Je n'avais que très peu d'expérience dans les blessures par arme à feu, mais j'aurais parié qu'il avait été descendu à la

chevrotine. L'idée me vint que le tir n'avait pas été effectué de trop près, car le corps était encore d'un seul tenant. Allez savoir pourquoi c'est ce qui m'est passé par la tête !

L'autre était couché sur le dos et respirait à grand bruit en jurant toutes les deux minutes. Il était appuyé contre une des machines, la jambe gauche étendue devant lui. Un horrible instrument de métal saillait de sa cuisse, fiché dans la chair.

- Vacherie de vacherie dit l'homme. Alors t'as trouvé un toubib José ?

- Te bile plus papa. On t'a ramené le médecin de garde des urgences de l'hôpital. Même qu'il n'a pas fait de problème du tout pour venir, pas vrai Andrès ?

L'autre est parti d'un rire gras et s'est assis sur un gros billot de bois qui était posé près de la porte. Il a appuyé son fusil contre sa cuisse et a sorti un magazine de poche pour faire des mots croisés.

- Qu'est-ce que vous attendez de moi, ai-je demandé, bien que de toute évidence, il ne leur manquait pas un quatrième pour une belote.

Je me suis approché et je me suis accroupi auprès de la jambe du vieux. Même terrifié et frigorifié, le médecin reprenait la barre. J'ai regardé la plaie.

- Si vous espérez que je vous soigne ça, il aurait fallu penser à emmener mon matériel... À première vue, ce n'est pas le genre de truc qui se rafistole avec une trousse de secours. C'est plutôt vilain.

- Vacherie de vacherie, tu vas commencer par ne pas la ramener. Figure-toi que je suis au courant ! Si j'avais eu besoin de deux pansements, j'aurais pas envoyé les jumeaux pour trouver un rebouteux à cette heure.

Il se redressa un peu dans une grimace et brandit une main où il manquait l'auriculaire et l'annulaire.

- Des entailles j'en ai vu, mon gars. Et je m'y connais en couture. Alors c'est pas la peine de me sortir tes conneries. Tu vas faire ce qu'on te dit et sans discuter. Alors, forcément tu vas me réparer la guibole et comme un chef encore ! Faut pas essayer me la faire à l'envers. Je sais de quoi il en retourne. Les jumeaux n'ont pas la patte assez précise pour le job et ça m'étonnerait que celui-là nous serve encore.

Il éclata d'un rire rocailleux qui se transforma en quinte de toux.

- C'est vous qui l'avez... ai-je questionné ?

- Non, c'est Andrès. Et heureusement, sinon je ne serais plus ici pour te causer mon gars.

Il cracha sur le cadavre de l'homme à quelques pas de lui, et s'adressa de nouveau à moi.

- Approche-toi toubib. C'est quoi ton prénom ?

- Georges, ai-je dit

- Georges, a commencé le vieux. Je vais être franc, j'ai pas l'habitude de tourner autour du pot. Tu vois, ce type ? C'est une pourriture. Un encaisseur pour une bande d'usuriers encore plus pourrie que lui. Mais il n'est pas né le fumier qui viendra me menacer chez moi. Moi j'ai entubé ces gars. Je leur ai emprunté un joli paquet sans la moindre intention de leur rembourser. Quand ce tordu a débarqué, il devait être au bout de sa tournée de salopard. Il est venu ici avec le coffre bourré d'oseille. Du coup, je vais faire disparaître le corps de celui-là, et je payerai rubis sur l'ongle le prochain qui viendra. Tu vois où je veux en venir ? Avant de clamser, il m'a salement amoché la cuisse, par surprise. Le truc que tu vois là, je le connais moi et je t'assure qu'il en manque bien dix centimètres encore. Et ces dix centimètres de ferraille, ils sont dans ma cuisse. J'ai fait un garrot, mais je peux pas enlever ce croc tout seul. Si tu m'arranges le coup, il y aura un joli paquet d'argent pour toi et t'entendras plus parler de nous. Si tu fais des difficultés, on trouvera un autre médecin et vous ferez un beau couple avec ce fumier, au fond d'un lac.

J'avais écouté toute cette tirade sans piper mot. Le cerveau travaille vite dans de tels moments. Le vieux n'avait pas fini son discours que j'en avais déjà écrit mentalement la fin, menaces comprises. Je me suis penché sur sa blessure sans en dire plus, espérant qu'il comprendrait que, faute de mieux, j'acceptais.

José revint un sac de sport passé en bandoulière. Il portait aussi, dans une de ses mains géantes, une trousse en cuir râpé qu'il posa en douceur près de moi.

Il se déchargea du sac et le déposa aux côtés de son père. Le vieux fit jouer la fermeture éclair et je vis les liasses de billets entassées pêle-mêle à l'intérieur.

- Va planquer ça, mon garçon, dit-il. On s'en occupera plus tard...

J'ouvris la vieille trousse en cuir qui contenait des instruments plus adaptés à la maroquinerie qu'à une chirurgie de campagne. Une bobine de fil de nylon solide, des aiguilles de toutes tailles, et un spray antiseptique à la chlorhexidine. De ce genre de produit qu'on met sur les genoux écorchés des gamins. Pas vraiment la panoplie du bon docteur. Il y avait quand même un carton de compresse stérile qui devait prendre la poussière depuis une bonne dizaine d'années. Pas la peine que je m'échine à vérifier la date ou le numéro du lot... Mais surtout, il n'y avait aucune trace d'un quelconque anesthésique. Il allait falloir que je sois tout doux avec le père des deux monstres, si je ne voulais pas qu'ils me transforment en bouillie au premier hurlement du vieux. Comprenant ce que je cherchais, il sortit de sa poche de chemise une petite seringue.

- J'en ai déjà fait passer une avant d'envoyer les jumeaux te chercher...

Il laissa sa phrase en suspens en poussant un grand soupir. Ses paupières devaient peser des tonnes et même s'il était costaud, il avait dû vraiment déguster. Je ne savais pas ce qu'il y avait dans la seringue, mais j'imaginai bien un cocktail local à même de vous envoyer en vol direct parmi les éléphants multicolores... Je lui fis une

seconde injection aux abords de la plaie, histoire de m'assurer de sa coopération.

Il ne faut pas croire que j'étais complètement obtus non plus. Je me doutais bien qu'une fois le vieux recousu, je rejoindrais le type dans la sciure, entre deux mots fléchés d'Andrès. Mais il y avait ses paroles et sa proposition. Juste de quoi imaginer la possibilité infime qu'ils puissent être honnêtes envers moi. Un grain de sable dans l'analyse logique que je pouvais faire de la situation. C'est fou comme on peut s'agripper à un grain de sable...

Le vieux a commencé à se détendre un peu. La plaie n'était franchement pas jolie avec ce gros croc en métal planté dedans, un truc pour déplacer les rondins avant la découpe ou quelque chose comme ça. Il n'y avait pas vraiment dix centimètres fichés dans la cuisse, mais l'outil tenait tout de même drôlement bien dans le muscle. Malgré la drogue le vieux a dû le sentir passer quand j'ai commencé à l'arracher en tirant sur la poignée. Mais il n'a rien dit, juste gémi quand le croc a quitté définitivement sa jambe. Je connaissais bien cette sorte de plainte que l'on ne peut pas retenir à la fin d'une souffrance.

La trousse ne contenait évidemment pas de dose antitétanique, mais je n'étais pas là pour faire dans les fioritures. José et Andrès ont soulevé le vieux comme un fétu de paille et l'ont déposé sur le tapis roulant de l'énorme scie à ruban, l'endroit était plus proche des lumières et plus à hauteur pour me permettre de recoudre la cuisse de leur père. Comme je vous l'ai dit, la plaie n'était pas franchement belle et il allait me falloir au moins trois ou quatre plans de suture. J'ai demandé à me laver les mains et José m'a conduit à un petit lavabo dans le fond du local. L'eau m'a mordu la peau quand je me suis passé les mains dessous, tellement elle était froide. Je l'ai à peine sentie. Je pensais déjà à la suture que je devais faire. J'étais un bon médecin, je crois. Je n'en ai jamais connu de mauvais, il faut dire. Des gars qui ne valaient rien dans les rapports humains peut-être, des salauds plus intéressés par une carrière ou des honneurs, des timorés qui se protégeaient derrière les assurances avant chaque

opération, mais pas réellement de mauvais médecins. C'est un luxe que l'on ne peut pas se permettre après tant d'années d'études. Les réflexes, les connaissances sont là. Et puis on ne peut pas tricher avec la maladie, on la soigne ou non. C'est un métier binaire. Le mythe du mauvais médecin est là pour faire croire qu'il y en a des bons ; des diables pour donner corps aux dieux, en quelque sorte. C'est un métier binaire, mais aléatoire, où on ne joue finalement pas le rôle principal. Je savais déjà que le vieux s'en tirerait bien. Même s'il avait perdu beaucoup de sang, même si la plaie pouvait s'infecter dans cette atmosphère de poussière de bois, il s'en tirerait. Je le sentais. C'est une question de constitution. Le vieux aurait sans doute supporté n'importe quoi et il aurait fallu bien plus que quelques centimètres d'acier pour en venir à bout. C'était un nerveux qui devait fonctionner à la haine. C'est un moteur puissant. Bien plus efficace qu'une vie saine ou le respect d'une philosophie personnelle. La haine conserve. C'est pour cela que le monde se détériore, la pourriture y prospère et elle tient bon.

Sous la lumière de la lampe, je poursuivis mon travail de couture. Plan après plan, je rafistolai les chairs du bonhomme. Je devais m'arrêter souvent et souffler sur mes doigts pour les rendre plus sensibles. Je crois que rien ne m'aurait fait trembler pendant une opération, mais le froid n'aide pas à la précision indispensable à ce genre d'exercice. José m'observait de l'autre côté du tapis. Il suivait mes gestes avec attention, faisant la moue à chaque fois que l'aiguille ressortait de la plaie rougie par le sang. À un moment, elle m'échappa des mains. J'ai été pris par une vague de tremblements. Le froid ou la peur ? Sans doute un savant mélange des deux. Les nerfs sont comme des petits êtres capricieux. Ils peuvent tenir dans des moments inconcevables ou vous lâcher sans prévenir. J'ai ramassé mon outil qui pendait au bout du fil et je me suis tourné vers la progéniture inquiète de mon patient.

- Je n'arrive à rien avec ce froid. Il me faut un peu de chauffage sinon ça va être une véritable boucherie.

José a jeté un coup œil vers son père qui semblait un peu parti sous l'effet de la morphine. Celui-ci a pourtant répondu d'une voix pâteuse.

- Continu le job, toubib. T'attendras d'être mort pour avoir froid... José, va voir si tu trouves quelque chose pour nous réchauffer. Va mon fils.

Le géant a penché la tête sur le côté, a haussé les épaules et est finalement sorti en fermant derrière lui. Andrès levait la tête parfois en interrogeant un ange des mots croisés, puis repiquait du nez dans le livre qui semblait minuscule entre les deux battoirs qui lui servaient de main.

Je venais de finir de recoudre la plaie et je me suis dirigé vers la trousse pour y prendre de quoi terminer le pansement quand un bruit s'est fait entendre. Un bruit qui nous a fait tous sursauter. Ce n'était pourtant qu'un toussotement. Une toux difficile, assourdie, presque muette. Mais elle provenait du cadavre !

Il y eut une seconde quinte de toux. Toujours aussi sourde. Peut-être pour confirmer qu'aucun de nous n'avait rêvé. Je me suis penché sur le corps et je l'ai retourné doucement. Le sang bouillonnait un peu dans sa bouche maculée de sciure. À peine un souffle d'outre-tombe, mais le type était bien vivant. Sans doute pas pour très longtemps, un poumon devait avoir été perforé par les plombs.

- Cette enflure est toujours en vie ! a presque crié le cruciverbiste. Je croyais pourtant ne pas l'avoir raté. T'as vu ça, papa ? Ce foutu rapace a la vie dure, on dirait.

- Il sera bientôt mort, ai-je dit. Il aurait peut-être mieux valu pour lui d'ailleurs. À l'hôpital, déjà, je n'aurais pas pu dire... Mais ici... C'est sûr qu'il ne va pas passer la nuit. Et les derniers moments vont se faire dans la douleur.

- Et bien, ça lui fera les pieds, a soufflé le vieux dans sa brume de morphine. Finis ton travail, toubib. Celui-là, tu l'as dit, n'a plus besoin

de personne. Applique-toi pour les vivants. Cette engeance ne mérite pas autre chose que de crever dans la sciure.

Sa voix partait de plus en plus, perdue quelque part entre la fatigue due à son hémorragie et le mélange hallucinogène qui lui lessivait les terminaisons nerveuses. Il prit une grande inspiration, rota et tenta de se redresser. Andrès fut secoué d'un rire nerveux, avant de replonger en tirant la langue dans ses sports cérébraux. Les mains du père battirent l'air à la recherche d'un appui imaginaire. La tentative échoua et le vieux se rallongea dans un gromement.

J'ai couché doucement le gars sur le flanc. Sa respiration gargouillait dans le vide, résidu glougloutant d'une vie qui tarde à quitter l'enveloppe. Ce n'était pas le premier mort que j'accompagnais vers la fin. À l'hôpital, même si ce n'est pas monnaie courante aux urgences, ça nous arrive à tous. On se blinde avec le temps. On voit ça comme une partie remise dans le grand championnat. Même si personne ne compte les points tant les défaites sont définitives...

J'allais me relever pour terminer le bandage du vieux qui maugréait sur l'immense plateau de la scie, quand j'ai senti que l'homme m'agrippait la main. Un sursaut désespéré d'énergie, sans doute. Je me penchai une nouvelle fois vers lui, imaginant sans peine son martyr devant le rictus de douleur qui déformait sa bouche. Il roula un œil fou, terrifié par une vision que personne d'autre ne pouvait voir. Je sentis qu'il glissait un petit objet dans ma main. La vie est vache avec vous parfois, elle vous force à faire des choix au moment précis où vous en avez le moins envie. Quand il serait si facile de se laisser dompter par les événements, amnistié par l'impuissance, elle redistribue les cartes et vous regarde tenter une relance. Électrisé d'espoir, vous vous débattez encore un peu, bouffon épuisé qui n'amuse plus personne.

Je reconnus la forme du canon court d'un minuscule pistolet. Ces armes ridicules qui tiennent au creux d'une paume. Encore un grain de sable. Juste ce qu'il faut pour faire gripper la machine...

J'ai glissé discrètement l'objet en métal dans ma poche en me disant que ce n'était pas vraiment le moment de penser à être un héros. Mais ce petit pistolet était bien là, m'empêchant de croire complètement qu'il n'y avait rien à faire d'autre que de suivre des plans déjà tracés pour moi...

Pendant que l'encaisseur agonisait en râlant toujours plus faiblement, j'ai terminé les soins du vieux. Lui aussi semblait en partance vers des cieux plus sereins. J'espérais seulement que c'était les effets de la double injection de morphine qu'il avait reçue plutôt que les suites de mes travaux de couture.

Mon existence semblait sur le point de se jouer dans cette infime différence. J'avais déjà toutes les chances d'y rester si le père survivait et je n'osais imaginer les raffinements prévus s'il passait l'arme à gauche.

Un bruit de portière se fit entendre en provenance de l'extérieur. José n'était toujours pas revenu de son expédition pour trouver un peu de chaleur et j'ai pensé que c'était lui qui refermait la camionnette ou un autre véhicule.

Andrès leva un œil distrait vers la porte puis se replongea dans la contemplation de ses pages quadrillées.

J'avais les mains couvertes d'un sang qui commençait déjà à sécher par endroits.

- T'as fini, toubib ? mâchonna le vieux, la bouche engluée de morphine.

- J'ai cousu les berges comme j'ai pu avec les moyens que vous m'avez donnés. La suite dépendra de vous.

- T'inquiète pas pour ça. Si tu as fait ton job correctement, c'est pas demain que je passe l'arme à gauche.

- Une bonne constitution ne vous protégera pas d'une septicémie. J'ai noyé la plaie avec votre antiseptique. Mais c'est à peine plus puissant qu'une solution pour bain de bouche... Rien n'est stérile ici. La poussière, l'aiguille, le fil, mes mains. Si vous voulez vous en tirer, il faudra surveiller de près la cicatrisation. Et je ne vous parle même pas du tétanos ou de la gangrène !

- Économise ta salive, Georges, T'as fait ta part... C'est plus tes oignons.

Maintenant, il faut que je vous parle du temps. Car, dans cette histoire, le temps est le seul véritable protagoniste.

Vous voyez, le temps c'est comme ce que j'écrivais tout à l'heure sur la vieillesse. C'est un état d'esprit. Comprenez-moi bien, je veux dire par là que le temps est intimement lié à l'esprit qui le perçoit. Tout comme je sais que mon âge n'est que le reflet de la conscience que j'en ai, le temps subit les mêmes distorsions.

Ce n'est pas un phénomène établi. Il y a des secondes qui vous durent des heures. Gorgé de stimulant chimique que vous avez vous-même produit, chacun de vos neurones va grignoter sa parcelle de temps. L'espace n'est rien. Immuable et ridiculement figé, l'espace a lâché l'affaire depuis longtemps. Il y a des instants où vous ne perdez rien de ce qui se passe, votre cerveau marche vraiment au maximum de ses capacités. Alors, même le temps ne peut plus suivre, vous comprenez ? Il se dilate jusqu'à l'éclatement.

Malheureusement, ces secondes interminables sont les pires de votre vie, celles qui resteront dans le catalogue de vos cauchemars possibles. Ces secondes seront ce maudit catalogue ; marges, pages et reliure comprises.

Ces secondes sont le nid de vos démons, leur matrice. Ils naissent de là.

Si les rêves sont enfantés dans la vitesse phénoménale des moments heureux, les cauchemars fermentent dans cet arrêt du temps. Ils suppurent dans la mélasse de vos douleurs et de vos terreurs. Puis, à leur tour, ils pondent en grappes abjectes pour ramper et s'insinuer dans les recoins de vos nuits.

Les secondes qui ont suivi, je les ai revécues des centaines de fois. Je les ai noyées dans des alcools et j'ai usé mes yeux sur des écrans de télé pour espérer qu'elles ne reviendraient plus. Mais les démons sont comme vous et moi, ils ont une mémoire. Et ils ne vous oublient pas...

Le premier dé clic a été en fait une détonation assourdissante. Le temps venait de s'emballer, nous forçant à nous mettre au diapason. Ce chaos-là fut sonore avant d'être visuel. Comme le signal de départ d'une course. L'univers allait se mettre en branle.

Puis ce fut le corps de José qui traversa la porte de la scierie, un trou fumant au milieu du torse. Dans un ralenti ahurissant, la masse inerte de sa carcasse vint s'écraser devant nous. C'était le premier domino pétaradant. La suite en découle, étape par étape. Je n'étais alors que spectateur. Ça n'allait pas durer...

La seconde suivante fut pour Andrès qui se jeta sur le côté et balança son arme en direction de son père, tout en sortant un gros colt de sous sa chemise. Le fusil tomba sur la jambe du vieux qui se mit à hurler. Mais, dans un sursaut surprenant, il s'en saisit et la cala contre son torse attendant son heure. Le temps s'emballait déjà.

Je vis un homme dans l'encadrement dévasté de la porte. Il se découpait dans la brume de la nuit, auréolé d'un halo lumineux. J'eus juste le temps d'appréhender sa silhouette avant que ne se passe une nouvelle seconde. Andrès ouvrit le feu. Déclenchant un nouveau ralentissement du temps. Déjà la silhouette de l'homme disparaissait sous les balles du revolver du jumeau furieux.

Alors vint mon tour. L'instant qui marqua la fin de ma tranquillité nocturne. Je jure que cette seconde obèse a duré plus longtemps qu'aucune autre auparavant. Je le jure. Dans cette fraction temporelle, je dus prendre une décision. C'est comme cela que je suis devenu acteur dans ce laps de temps hypertrophié. Au moment où j'ai plongé la main dans ma poche. J'ai moi-même écrit le scénario de mes insomnies. Si je vous disais que c'était réfléchi, je vous mentirais. Je tente de me persuader depuis que c'était pour moi la seule chose à faire. Peut-être la seule solution pour tenter de m'en sortir...

Si je devais fixer sur la ligne du temps le point zéro de mes secondes éternelles, je le situerais précisément à l'instant où j'ai appuyé sur les deux gâchettes du petit revolver en direction

d'Andrès. Je n'avais jamais tiré avec une arme à feu et je n'ai jamais recommencé depuis. C'est à croire qu'il existe vraiment une chance du débutant. Le jumeau dont le frère gisait déjà, terrassé, s'est écroulé comme une masse, touché sous œil et à la gorge. Il n'a pas souffert, je crois. Il n'a pas gémi.

Mais il restait encore une seconde à venir, pour finir le tour de table. Le vieux n'avait pas encore abattu ses cartes. Cette seconde-là me fit mal, atrocement mal. La détonation du fusil me vrilla les tympan pendant que les plombs me criblaient l'épaule. Dans son brouillard de drogue, mon patient de fortune émergeait doucement, mais pas assez pour être précis. Il s'était redressé sur son tapis roulant et tenait le fusil à une main, maladroitement, pendant qu'il s'appuyait sur l'autre. Andrès n'avait pas rechargé depuis qu'il avait descendu le type qui agonisait encore par terre. Le père était donc sans munition et il m'avait raté.

Alors, j'ai eu droit à une autre seconde. Une autre éternité. J'imagine que vous avez déjà compris. Ou au moins que vous entrevoyez ce qui peuple mes nuits depuis vingt ans. Vous avez compris que depuis que cette famille de dingues m'avait enlevé, j'étais tendu. Tendu comme une corde de piano. Je vous jure que, quand les plombs m'ont brisé l'épaule, j'ai senti l'univers résonner autour de moi, je l'ai senti vibrer. C'est peut-être la seule fois où j'ai pu voir, littéralement, mon pouvoir jaillir de moi. Tout comme j'ai vu l'immense scie se mettre en route et emporter le vieux. C'est à cet instant que j'ai quitté mon corps. Dissocié, j'étais redevenu spectateur. Mais ne croyez pas que je tente de me dédouaner en invoquant une transe. J'avais peut-être perdu le contrôle, mais j'étais atrocement lucide. J'ai fixé la scène de ce pantin disloqué qui luttait mollement contre la morphine avec sa jambe qui ne répondait pas. Puis j'ai vu la lame le trancher en deux. Je ne me souviens pas qu'il ait crié. Je l'ai vu, mais je ne l'entendais pas.

Depuis lors et à jamais, je contemple cette lame traversant implacablement le corps du vieil homme, jusqu'à la hanche. Je la regarde, impuissant, rougir mes nuits, saturer mes heures de veille

d'un voile sanglant. J'ai eu tout le temps pour la graver dans mes rétines. Pensez-vous, j'ai eu toute une seconde !

* * *

Cette histoire s'achève ici pour moi. Bien sûr, vous devez vous demander ce que j'ai fait de l'argent dans le sac, qui était le type qui a descendu José et peut-être encore pas mal d'autres choses. Alors, je vais vous dire ce que je sais. Mais cette histoire s'est finie pour moi à cet instant-là. Le reste n'est que détails.

Je n'ai pas gardé l'argent et j'ai appelé la police presque immédiatement, depuis l'atelier même. Ce n'est que plusieurs minutes après que j'ai pensé à éteindre la scie qui tournait encore dans un vacarme assourdissant. C'est peut-être seulement à ce moment-là que j'en ai eu la force. Le type allongé par terre est mort quelques instants avant l'arrivée des secours. Il n'aura été en définitive qu'une cause et aura survécu un temps à ses propres effets, pour s'éteindre et être oublié. Les flics ont identifié le gars du dehors, celui qui est venu abattre José, comme étant un complice du cadavre dans la sciure. Je n'ai jamais compris pourquoi le jumeau était resté aussi longtemps à l'extérieur par ce froid. Peut-être pour compter l'argent. La police n'a été que peu intéressée par mon récit que j'ai essayé de rendre le plus véridique et crédible possible. Les deux cadavres en noir étaient sans doute connus et peut-être même que la famille n'était pas vierge non plus. Mais je vous l'ai dit, c'est du détail cela. Comme mon épaule qui m'a valu deux bons mois d'immobilisation. Deux mois face à mes nuits. Deux mois qui me firent comprendre ce que serait ma vie.

J'ai été jusqu'au bout le bon docteur, jusqu'à ma retraite. Le silence n'a fait que grandir autour de moi durant la journée. Mais j'avais compris que mes nuits ne seraient que tumulte et que j'épuiserais sans doute les ruses pour éviter mes démons. Maintenant, mes cauchemars se sont un peu émoussés. Je les connais par cœur, ce sont les compagnons d'une existence. Ils m'ont fait

vieillir. C'est un état d'esprit. Peu à peu, les secondes reprennent leur vraie durée. Je revois moins distinctement le regard surpris d'Andrès et je ressens un peu moins la vibration de la lame. Mais les démons ne m'oublieront pas aussi vite, j'ai eu deux fois plus de temps que les autres.

Deux secondes éternelles.

Deux instants pour toute une vie.

Du même auteur

Un état d'esprit et autres histoires, 2008

La Spirale du Domino, 2009

Le Cercle d'Agréables Compagnies, 2009

Un Faisceau de Présomptions, 2010

Une question de Principes, 2011

Nevermore, 2012

Fourbi Etourdi, 2013

Musical Box, 2014

Le bruit dans ma tête, 2015

Mal placé, 2015

L'intégrale Bastélica, 2016

Du même auteur aux éditions Baleine

Le Poulpe - Lâches déraisons, 2011

Toutes les informations sur :

<http://nickgardel.e-monsite.com>



**Friends
only**